3 1761 03557 3369

NA
5551
C58F68
1912
c.1
ROBA

A Monsieur Gonçalvès
Bien sympathique souvenir
J. Fourgous

EXTRAIT DE L'ANNUAIRE DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE DE BRUXELLES
TOME XXIII — ANNÉE 1912

L'Abbaye de Conques

et la

Cathédrale Sainte-Cécile d'Albi

par

J FOURGOUS
Correspondant étranger de la Société d'Archéologie de Bruxelles
Inspecteur de la Société Française d'Archéologie

IMPRIMERIE TH. DEWARICHET, ÉDITEUR
5, RUE MONTAGNE-DE-SION, 5, BRUXELLES
1912

L'Abbaye de Conques et la Cathédrale Ste-Cécile d'Albi

EXTRAIT DE L'ANNUAIRE DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE DE BRUXELLES
TOME XXIII — ANNÉE 1912

L'Abbaye de Conques

et la

Cathédrale Sainte-Cécile d'Albi

par

J. FOURGOUS

Correspondant étranger

IMPRIMERIE TH. DEWARICHET, ÉDITEUR
5, RUE MONTAGNE-DE-SION, 5, BRUXELLES
1912

LIBRARY
JAN
27
1987
UNIVERSITY OF TORONTO

L'Abbaye de Conques ▽ ▽ ▽

et la

Cathédrale Sainte-Cécile d'Albi

Un vieux dicton du Midi, fait semble-t-il à l'usage des archéologues, prétend qu'entre Auvergne et Garonne, il faut connaître quatre merveilles : la cloche de Mende, le clocher de Rodez, le portail de Conques et Sainte-Cécile d'Albi.

De la cloche de Mende, il ne subsiste plus qu'un battant, mais tout le reste est encore debout et c'est spécialement à l'abbatiale de Conques et à Sainte-Cécile d'Albi que cet article est consacré.

La première de ces deux merveilles, qui occupe un site extrêmement joli du département de l'Aveyron, est célèbre d'abord par son architecture, un spécimen très intéressant de roman auvergnat ; elle attire aussi l'attention par son Trésor qui est une réunion unique en France d'inestimables pièces d'orfèvrerie et d'émaillerie du IX[e] au XVI[e] siècle, dont beaucoup ont le mérite d'avoir été faites dans les ateliers mêmes du monastère où les arts étaient largement pratiqués.

Quant à Sainte-Cécile d'Albi, c'est un monument des plus étonnants par le caractère de sa construction et par la richesse de son ornementation intérieure. C'est un édifice gothique, mais d'un gothique très spécial qui lui est propre et bien différent de ce qu'on voit généralement : il n'y a ni les contreforts ni les bas-côtés qui sont les caractères généraux des cathédrales de l'époque,

et néanmoins ses assises puissantes, semblables pour la solidité aux constructions romaines supportent une voûte ogivale d'une grande hardiesse et de l'effet le plus grandiose.

* * *

Conques est situé à 18 kilomètres de la gare de Marcilhac, entre Capdenac et Rodez et le trajet est fort agréable (1).

On suit d'abord jusqu'à Nauviale la vallée du Créneau où la route toute ombragée laisse au loin par instants la vision sur une hauteur de Saint-Jean-le-Froid, fort bien nommé paraît-il. Combret offre son château, Beaucaire ses ruines, et lorsqu'après Nauviale on a quitté le Créneau pour le Dourdou, c'est la plaine de Saint-Cyprien déroulant devant les yeux tous les aspects de sa fertilité. Puis, brusquement, au moulin de Sagnes, propriété jadis des moines de Conques et bien joli aujourd'hui dans sa vétusté, le décor change. Un défilé sombre et sauvage remplace désormais les horizons larges et plantureux; la route et le torrent occupent toute la gorge et l'on a de chaque côté de hautes roches schisteuses toutes couvertes de chataigners lorsqu'elles ne sont pas dénudées. Le paysage s'élargit à peine au Pré des Moines où d'après la légende, mille cénobites furent massacrés par les Sarrazins, et peu après, c'est encore seulement par une échappée qu'apparaît subitement et aux yeux émerveillés le village de Conques.

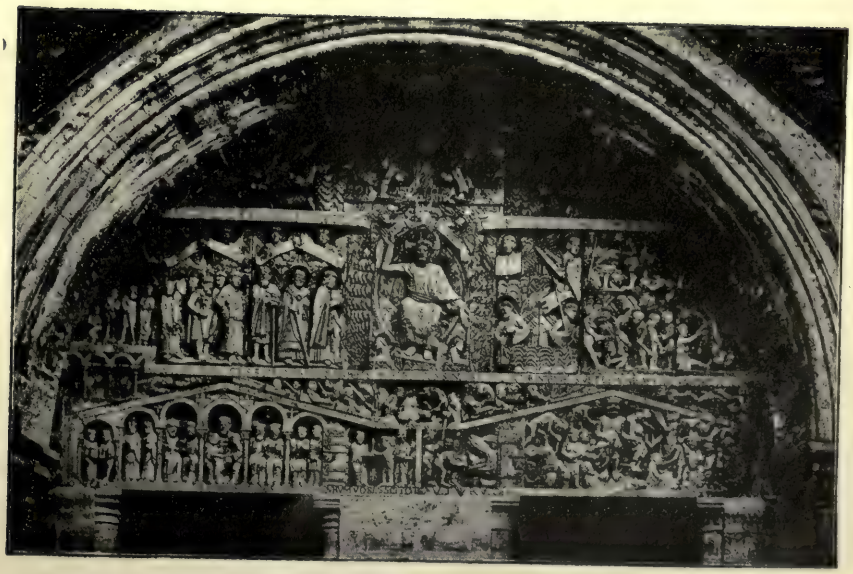
Le site est formé par le ravin latéral de l'Ouche et sur son flanc droit s'étagent dans la verdure les maisons souvent anciennes de Conques, dominées à ravir par les clochers de l'abbatiale.

Pour en avoir la vue la plus pittoresque, il faut abandonner la grand'route qui contourne le vallon et gravir tout droit un chemin montant et caillouteux. Des plaisants l'appellent aujourd'hui rue de Charlemagne et comme par là ont passé jadis d'innombrables foules de pélerins, il est bien fait pour évoquer des souvenirs.

Ces souvenirs sont bien anciens et l'origine du lieu remonte au VIII[e] siècle, du temps qu'un guerrier nommé Dadon s'y retira dans la solitude avec quelques fidèles. Il y fonda vers 790 une abbaye que Louis le Débonnaire fut le premier à enrichir et qui ne tarda pas à prospérer. Il manquait toutefois quelque chose au bonheur des moines, quelque relique insigne qui put satisfaire leur dévotion et créer à Conques un de ces sanctuaires vénérés où affluent les pélerins. Ils s'avisèrent un jour que les reliques de sainte Foy, possédées par Agen, feraient parfaitement leur affaire et par un plan mûrement dressé, grâce à l'habileté d'un des leurs qui sut capter la confiance des religieux agenais, ils parvinrent à

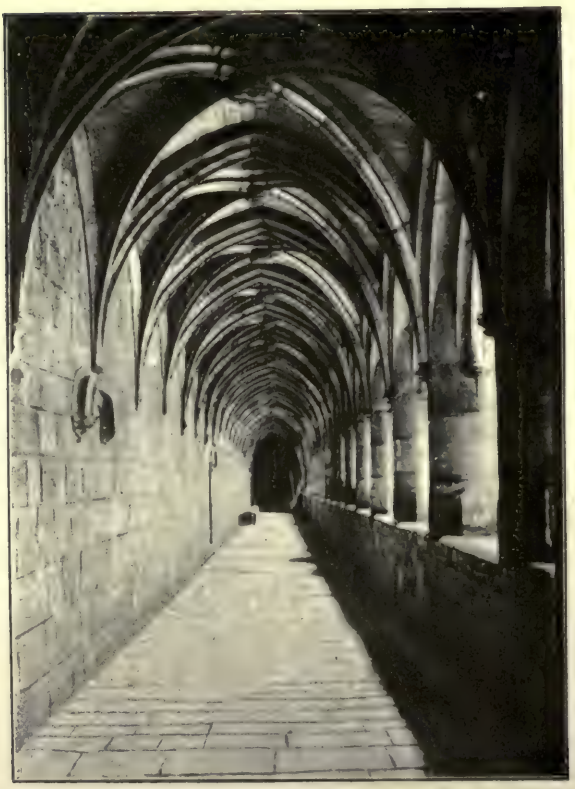
(1) Un service régulier de voiture permet facilement l'excursion en une journée. Aller : départ de la gare de Marcilhac à 9 heures, arrivée à Conques vers 11 heures. Retour : départ de Conques à 3 heures, arrivée à la gare de Marcilhac vers 5 heures.

Conques. — Statue d'or de Sainte Foy



Tympan du portail de Conques

Clocher de Rodez



Cloître de l'ancienne Chartreuse de Villefranche de Rouergue

s'en emparer; le fait se passa entre 877 et 883 et les merveilles qu'opéra la protection de sainte Foy firent bientôt de Conques le pélerinage tant rêvé. De pieux visiteurs y affluèrent de toutes parts, l'abbaye comblée de donations, s'agrandit et s'enrichit de reliques pour prendre au XI[e] et XII[e] siècles une importance considérable. Elle compta ainsi au Moyen-Age jusqu'à mille moines et ses bâtiments s'étendaient alors sur 300 mètres de long.

La basilique, qui témoigne encore de toutes ces splendeurs passées, fut commencée en 1035 par l'abbé Odolric et l'édifice offre une longueur de 55 mètres avec une largeur de 33 mètres au transept et une hauteur de 22 mètres.

La première partie qui se présente au visiteur est une façade de style simple, couronnée de deux tours carrées, épaulées de contreforts et elle retient de suite l'attention par un tympan du XII[e] siècle dont la conservation est parfaite et qui est une de ces admirables pages de sculpture où le Moyen-Age aimait à faire tout un enseignement. Ici, comme sur beaucoup d'autres portails, c'est le jugement dernier qui est représenté, mais il est peu de scènes analogues qui aient été traitées avec le même soin. La verve de l'auteur a été servie par un ciseau exercé et avec une grande fécondité d'invention dans les détails, il a su donner aux scènes une disposition originale et aux physionomies toute leur justesse.

Au milieu est le Christ dans une gloire entourée de nuées et semée d'étoiles; de la main droite il bénit et il semble de la main gauche montrer aux réprouvés les peines qui les attendent. A gauche du Sauveur s'aperçoit la Vierge suivie de saint Pierre, puis Dadon qui fonda l'abbaye, Odolric qui construisit l'église, conduisant un roi qui pourrait bien être Charlemagne.

Dans la zone inférieure, après que les morts ressuscités sont sortis de leurs tombeaux, on remarque sous les pieds du Christ le pèsement des âmes. Il y a là un petit diable à l'air fripon qui de son doigt crochu cherche en vain à faire pencher vers lui la balance, mais les vertus font bon poids du côté de saint Michel et l'archange est facilement vainqueur. C'est l'une des scènes les mieux traitées de tout l'ensemble.

Au dessous sont deux portes garnies de ferrures; l'une toute accueillante est celle du Ciel où l'ange reçoit les justes avec tous les égards qui leur sont dus; l'autre, plus rude, gardée par un monstre, est celle de l'Enfer où d'un coup de massue un diable hideux précipite les hésitants.

Les supplices des méchants remplissent toute la partie droite de cette zone inférieure et au centre de la scène trône tout content un Lucifer horrible à face de Croquemitaine dont on menace à Conques les enfants pas sages et que ceux-ci dans leur terreur appellent d'ailleurs le gros diable.

Avec le portail il faut voir à l'extérieur de l'église plusieurs enfeux dont les tombeaux sont uniformément abrités par une arcade surmontée d'une toiture. Un autre point intéressant est le

transept méridional qui dresse vers le vallon sa masse imposante, avec une tourelle cylindrique dont l'escalier intérieur donne accès au triforium, aux combles et à la tour centrale. On doit enfin s'arrêter derrière l'abside où l'œil est réjoui par tout un ensemble de toitures, de chapelles rayonnantes, de contreforts, d'arcatures et de corniches à modillons.

L'intérieur de l'église comporte une nef de six travées avec simple collatéral surmonté d'un triforium et un long transept à bas-côtés flanqué à l'est de quatre absidioles. Le chœur, très vaste, est entouré d'un déambulatoire avec trois chapelles semi-circulaires.

Comme détails intéressants, on voit à l'intérieur de cette église des chapiteaux souvent historiés, à l'ornementation très variée, des inscriptions qui se lisent çà et là, une fresque malheureusement bien effacée du XV[e] siècle, et surtout, autour du chœur, des grilles en fer forgé du XV[e] siècle, qui sont des œuvres de ferronnerie absolument remarquables ; suivant le témoignage de certain « Livre des Miracles », leur matière fut fournie par les fers de prisonniers que délivra l'intercession de sainte Foy.

Le Trésor occupait autrefois ce Chœur, et les grilles aux pointes très acérées avaient précisément pour but de protéger les armoires qui contenaient les diverses pièces. Aujourd'hui tout a été installé avec nombre d'autres choses anciennes, tapisseries, vieilles gravures, etc... dans un petit musée attenant au presbytère.

La pièce la plus antique de ce Trésor est le reliquaire dit de Pepin, une œuvre du IX[e] siècle que l'on doit à Pepin d'Aquitaine, l'un des principaux bienfaiteurs de l'abbaye. C'est une châsse formée de plaques d'or sur âme de bois, haute de 17 centimètres sur 18 de haut et 9 de profondeur, toute ornée de camées, de filigranes et de perles fines. On y remarque notamment sur un côté du toit deux aigles affrontés, repoussés en or, et dont les ailes rapportées sont en émail cloisonné bleu lapis, blanc et rouge, d'une grande finesse et d'une grande habileté de travail.

Mais la reine de céans, c'est la statue d'or de sainte Foy qui a présidé pendant mille ans aux destinées du monastère. On ne peut point dire qu'elle ait belle figure et en la voyant, tout le monde pense malgré soi à quelque divinité du paganisme, tant le regard fixe de ses yeux d'émail, la rigidité et la symétrie de ses lignes lui donnent un aspect des plus étranges. L'auteur a prouvé cependant qu'il avait une grande connaissance des procédés de son art, une certaine habileté de main, et par les multiples ornements de diverses époques qui décorent notamment sa couronne et son manteau, elle vaut à elle seule, sur son trône de vermeil, toute une richesse. Elle possède les pierres précieuses les plus estimables et rien n'a été trouvé trop beau pour cette statue tant vénérée : l'émeraude, l'onyx, la cornaline, le saphyr, l'améthyste, l'agathe y prennent place parmi les émaux, les cabochons et les intailles.

Comme détails particulièrement intéressants, on remarque notamment la couronne de la Vierge faite d'un bandeau sur lequel se croisent quatre bandes séparées par des fleurs de lys ; une plaque d'Evangéliaire du VIII[e] siècle qui couvre le sommet du dos, et les boucles d'oreilles qui sont des merveilles. La hauteur de la statue est de 0 m. 85 ; elle daterait de par son exécution première du dizième siècle ; mais bien des morceaux sont postérieurs.

Avec la Vierge, il convient de noter également comme spécialement original le reliquaire de Bégon, d'une hauteur de 0 m. 39. On l'appelle généralement le falot de Saint-Vincent, en raison de sa forme qui rappelle une lanterne. Bégon III, qui fut un abbé très célèbre de 1085 à 1110 et auquel les ateliers de Conques durent jadis grand essor, le fit construire pour les reliques d'un diacre mort à Agen. C'est un curieux petit édicule hexagonal surmonté d'un dôme que l'on a ajouré pour laisser voir les reliques ; il est formé d'une âme en bois recouverte de plaques d'argent en partie dorées.

Bégon III a aussi laissé dans le Trésor une pièce toute personnelle, un autel portatif formé d'une plaque de porphyre rouge encadrée dans des plaques d'argent. C'est l'un des objets que l'on regarde avec le plus d'émotion et l'on se plaît à évoquer en admirant ses tranches toutes ciselées, le vieux temps où l'abbé Bégon l'entourait d'une affection spéciale comme la pièce la plus précieuse de son nécessaire de voyage, lorsqu'à l'ombre d'un marronnier il célébrait la Messe avec cet autel dans quelque campagne perdue.

Un autre autel portatif est constitué par la transformation d'une plaque d'Evangeliaire, et celui-ci est plus riche. Ses émaux cloisonnés, de tons très doux, représentent en haut le Christ entre l'homme et l'aigle que symbolisent saint Mathieu et saint Jean ; en bas est l'Agneau Pascal entre le lion de saint Marc et le bœuf de saint Luc ; à droite, se voient la Vierge et saint Caprais ; à gauche enfin, sainte Foy et saint Vincent.

Une très curieuse pièce est également l'A dit de Charlemagne, dû à Bégon et formé d'une âme en bois recouverte de plaques de vermeil décorées de filigranes, de cabochons, de pierres gravées et d'émaux.

Nous citerons enfin deux phylactères, l'un pentagonal, l'autre hexagonal, dont le premier porte notamment au centre un joli bijou qui a pu être un mors de chape.

Ce ne sont là que quelques exemples et il n'est pas possible dans les limites de cet article de décrire, ne serait-ce qu'en quelques mots, les diverses pièces du Trésor de Conques. Il nous suffira de signaler que bien des reliquaires, des calices, des croix processionnelles, des coffrets, des statuettes, des monstrances, des encensoirs retiennent pendant de longs instants le visiteur avec les quelques pièces ci-dessus.

* * *

Le touriste venu à Conques ne doit pas quitter la région sans aller voir non loin Rodez et son clocher.

La ville occupe tout un plateau dominant de sa ceinture de boulevards un paysage de vertes campagnes. Au centre, et au milieu des vieux quartiers de la Cité et du Bourg, qui offrent encore des logis anciens fort curieux, s'élève une cathédrale gothique commencée en 1277 sous l'épiscopat de Raymond de Calmont, mais qui fut lentement exécutée et ne compte guère du XIII[e] siècle que son chevet et son chœur ; les parties les plus récentes datent du XVI[e] siècle. C'est sur le côté droit de cette église que se trouve la fameuse tour, haute de 84 mètres, et élevée de 1510 à 1526 sous l'archevêque François d'Estaing. Sans ornements et assez fruste jusqu'à mi-hauteur, elle est ensuite délicieusement ornée de pinacles, de fenêtres flamboyantes, de colonnades, de galeries patiemment sculptées.

De Rodez, une route directe mène à Albi par Carmaux, mais elle est peu intéressante et n'offre sur son passage que le viaduc métallique de Tanus qui domine de 122 mètres la vallée du Viaur. Nous conseillons plutôt à l'archéologue voyageur de revenir sur ses pas jusqu'à Capdenac pour descendre de là la grande ligne de Paris à Toulouse d'où se détache à Tessonnières un embranchement pour Albi.

Il y a en effet sur le trajet, entre Capdenac et Tessonnières, plusieurs points intéressants que nous signalerons en quelques mots et qui méritent un arrêt.

C'est d'abord Villefranche-de-Rouergue, dont l'église Notre-Dame porte aussi un vieux beffroi, et dont l'ancienne Chartreuse est en France un des spécimens d'architecture monastique les mieux conservés. Elle est due à la générosité d'un Vesian Valette qui la fit édifier en pleine période flamboyante, au milieu du XV[e] siècle, et la délicatesse de ses moindres détails atteste partout le goût de son fondateur. On y admire notamment le grand cloître avec ses longues galeries sur lesquelles s'ouvrent encore les portes et les guichets des cellules ; à côté, le petit cloître est un vrai bijou d'architecture avec ses arcades, ses pendentifs et ses larges baies à meneaux avec trèfles ajourés.

Après Villefranche-de-Rouergue, Najac vient offrir sur un promontoire contourné par l'Aveyron la silhouette fantastique de son château. Il faut monter le voir sur son cône tout couvert de verdure, pour dominer de là-haut le vieux village qui se présente à ses pieds sur la crête de la colline, en une vue très saisissante : les tons gris et joliment patinés de sa longue et unique rue font en effet fort bien dans le paysage entre les pentes boisées assez abruptes qui descendent jusqu'à l'Aveyron.

Un peu plus loin, à Lexos, un petit détour peut être fait sur la droite dans la direction de Montauban. On visite d'abord là Saint-Antonin dont l'Hôtel de Ville bien connu du XIII[e] siècle est un spécimen fort précieux de maison communale romane ; on

Château de Najac

Hôtel de Ville de Saint-Antonin

Porte du chœur de la Cathédrale d'Albi

Cathédrale d'Albi

y remarque surtout la claire-voie de son premier étage avec ses curieuses sculptures. Après Saint-Antonin, c'est le village et le château de Penne placés tous deux comme une flèche sur une haute muraille se détachant de la montagne; puis Bruniquel, dont le manoir des XIII[e] et XVI[e] siècles se mire de plus de 100 mètres dans les flots verts de l'Aveyron.

Revenant à Lexos après avoir vu tout cela, le voyageur peut visiter encore avant d'arriver à Albi, la vieille bourgade de Cordes, à quelques kilomètres de la station de Vindrac. C'est une ancienne bastide créée au XIII[e] siècle qui éparpille ses maisons sur la pointe d'un piton conique isolé de toutes parts, et avec les restes de trois enceintes elle offre encore une série de maisons gothiques qui valent bien un pèlerinage.

* * *

Tout cela conduit agréablement à Albi. Si nous avions à faire une étude complète de la ville, nous aurions à décrire ses vieux quartiers où en se promenant au hasard on est toujours sûr de rencontrer de curieux spécimens de l'architecture civile, depuis la simple maison à pans de bois jusqu'au logis des riches marchands que l'art embellissait jadis de ses sculptures, de ses tourelles et de ses galeries; nous devrions aussi évoquer le tableau pittoresque de ses rives du Tarn où l'ancien palais épiscopal, flanqué en arrière de son donjon carré et de la tour de Sainte-Cécile, étale ses terrasses sur de hauts remparts flanqués de contreforts. Mais c'est seulement de la cathédrale que nous avons l'intention de parler.

Un prélat actif et entreprenant, Bernard de Castanet, en conçut le plan et on commença l'exécution vers la fin du XIII[e] siècle et sous l'épiscopat de Bérault de Fargues, de 1314 à 1325, le chevet est en construction. En 1365, le clocher dressait vers le ciel sa colossale tour et de la fin du XIV[e] siècle date la jolie porte de Dominique de Florence. Il y eut ensuite une assez longue interruption dans les travaux et ce fut seulement à l'aurore de la Renaissance que l'œuvre fut achevée par une armée d'artistes qu'appelèrent à Albi les fastueux évêques Louis d'Amboise et Charles de Robertet.

L'œuvre est désormais faite et parfaite, mais il avait fallu deux siècles et demi pour la mener à bien. On y a peu touché depuis, et c'est seulement au XIX[e] siècle que l'on a entrepris quelques travaux de restauration dont certains ont fait en leur temps beaucoup parler et bien discuter.

Ce qui frappe avant tout dans l'extérieur du monument qui est tout en briques, sauf de très rares parties, c'est son aspect de forteresse et on se l'explique aisément si l'on se reporte par la pensée à l'histoire politique de l'Albigeois lors de sa construc-

tion : le souvenir des guerres civiles et religieuses étant encore très profond, l'architecture militaire était devenue une nécessité et l'on devait songer avant tout à un but pratique de défense et de conservation.

Si l'on remarque, par exemple, l'abside avec ses étroites et longues ouvertures qui font l'effet d'énormes meurtrières, on voit que les contreforts sont enclavés dans le monument où ils font à peine saillie en forme de tours; des arcs-boutants extérieurs eussent compromis la défense et il fallait de plus que du haut de l'enceinte on put au besoin combattre directement l'ennemi. Il résulte de cette disposition cette élévation d'un seul jet qui donne aux lignes tant d'ampleur, de simplicité et d'unité en remplaçant par l'austère et le grandiose qui ont bien leur beauté, l'agréable joliesse si souvent jetée à profusion à l'extérieur des monuments gothiques. La hauteur des murs, qui s'élèvent sur une large assise, est de quarante mètres.

A l'opposé de cette abside, le caractère militaire de l'édifice est encore augmenté par une tour formidable formée de quatre étages en retraite dont les deux premiers sont flanqués à leurs angles de quatre tours rondes.

L'entrée de l'église est sur le bas-côté Nord et on l'atteint par des degrés après être passé sous un premier portail de Dominique de Florence, pratiqué entre deux tours dont l'une est engagée dans l'église. Au bout des degrés se trouve un porche infiniment gracieux dont la pierre blanche se détache à ravir sur la cathédrale toute rose : quatre piliers y sont réunis par une voûte compliquée de fines nervures flamboyantes et l'extérieur de ce baldaquin est tout couronné par une foule de pinacles et de clochetons.

Lorsqu'on pénètre ensuite à l'intérieur, c'est à la fois un émerveillement et un éblouissement, les deux mots ne sont pas trop forts, tant il est encore des pierres richement travaillées et tant on est arrêté dès les premiers pas par un immense vaisseau tout enluminé comme un missel.

L'église, à une seule nef, est d'une longueur de 97 mètres sur 20 mètres de large avec un plan aussi sobre, aussi grand et aussi majestueux que celui de l'extérieur. Les tourelles engagées du dehors qui se continuent ici sur les bas-côtés forment la séparation des chapelles latérales et des murs de refend de celles-ci s'élancent des faisceaux de colonnes qui se ramifient à la naissance de la voûte en une foule de gracieuses courbures.

Un admirable jubé que fit édifier en 1500 Louis I[er] d'Amboise divise l'église en deux parties. Le dernier gothique dans toute sa richesse a épuisé dans cette œuvre tous ses délicieux caprices, toute sa patience, toute sa variété, dans une multitude de petites niches dont les statues ont malheureusement presque entièrement disparu. C'est à la fois le plus grand et le plus beau jubé de France; l'on ne se laisse pas d'admirer tous les détails infinis de son ornementation, ses pinacles, ses fleurons, ses rinceaux,

les si jolies clefs pendantes de sa voûte et c'est bien une de ces œuvres pour lesquelles on peut parler de dentelles de pierre.

A droite et à gauche de ce jubé, deux portes en bois sculpté donnent accès dans le déambulatoire qui entoure le chœur. Sur tout le pourtour extérieur de celui-ci, les pieds-droits supportent trente-trois statues de pierre représentant les grands et les petits prophètes et quelques autres personnages de l'Ancien Testament. Chacune de ces statues tient dans ses mains un phylactère où sont gravées des inscriptions tirées des livres saints. Leur riche costume peint autrefois, aux draperies particulièrement soignées est fort intéressant et leurs physionomies sont toujours très expressives.

L'une des plus riches statues est celle de Judith, l'héroïne juive de la tribu de Siméon qui trancha la tête d'Holopherme : ses cheveux nattés sont recouverts d'un bandeau orné de perles et de pierreries; la robe garnie de fourrures porte aussi des pierreries aux manches et l'on voit des perles au corsage; au cou pend un collier supportant un médaillon; la ceinture, enfin, toute ciselée, laisse pendre une chaîne terminée par une boule.

A droite et à gauche du déambulatoire, deux portes donnent accès au chœur. Dans la partie réservée aux stalles des chanoines et clôturée par un mur plein surmonté d'une forêt de clochetons, se voient dans des niches soixante-douze statuettes d'anges. Elles sont d'une grâce tout à fait charmante. et toutes variées d'attitude et d'expression; au-dessus de l'arcade centrale du jubé sainte Cécile préside à leur concert dans tous les atours d'une grande dame du XV^{e} siècle. Autour de l'autel la clôture devient à jour pour permettre aux fidèles de suivre les cérémonies et pour bien faire comprendre que l'on est là dans l'arche sainte, on a placé tout autour les douze apôtres tenant chacun des légendes dont l'ensemble forme le Credo.

Derrière le tabernacle est aussi une statue de la Vierge qui est un chef-d'œuvre d'expression simple et naïve, empreinte à la fois de ce naturel et de sentiment idéal et pur qui persiste au milieu des apports du réalisme flamand et bourguignon à cette époque de la sculpture française. Son manteau conserve encore le relèvement transversal introduit au XIV^{e} siècle et coupant les beaux plis droits de grand style du XIII^{e}.

La sculpture n'est pas la seule a avoir laissé à Sainte Cécile toutes ses merveilles; tous les murs de la nef et la voûte elle-même ne sont en effet qu'une vaste fresque.

Les peintures sont en général du début du XVI^{e} siècle; seule une décoration fort curieuse au-dessus de l'orgue date de la fin du XV^{e}. Le sujet de cette décoration est le Jugement dernier, et les scènes sont précieuses par la naïveté de leurs dessins et les inscriptions en vieil idiome qui en expliquent l'objet; on a voulu y reconnaître pendant longtemps l'inspiration du Dante et faire remonter l'œuvre au XIV^{e} siècle, mais outre qu'elle est plus ré-

cente, elle est bien française de facture et d'inspiration. C'est l'une des dernières œuvres des ateliers nationaux.

Les autres peintures sont au contraire l'un des premiers témoins du triomphe en France de l'influence italienne, et elles constituent un fait particulièrement intéressant pour l'histoire de la peinture religieuse. Plusieurs auteurs ont écrit leurs noms, tels Ambrozzio Lorenzo de Modene ou Julio Antonio Violano de Lodi, mais même sans ces signatures d'outre-monts, l'origine des peintures ne serait pas douteuse. Elles se distinguent des fresques françaises contemporaines par plus de simplicité et en même temps par une élégance qui est déjà du style et qui s'inspire des œuvres de la Renaissance Florentine.

Toutes les chapelles et les tribunes ont été ainsi décorées et l'on y remarque notamment un curieux Christ en Croix et ailleurs l'histoire de Constantin et de sainte Hélène qui ne manquent pas d'intérêt

Mais le morceau capital de l'ensemble, c'est la grande voûte de la nef et du chœur qui est entièrement revêtue de nombreux sujets. Ces peintures portent un caractère symbolique et c'est la Génération de l'Homme-Dieu préparée dès l'origine du Monde, promise, figurée, réalisée, tout cela selon la pensée doctrinale de la Théologie. C'est une immense encyclopédie divisée par les nervures des voûtes, où l'or, les fonds d'azur et les grisailles se mêlent agréablement, où les anges sourient et dans laquelle courent harmonieusement çà et là des rinceaux d'acanthe et des forêts d'arabesques. Partout c'est le même soin du détail, la même grâce et la même élégance.

Il serait trop long de suivre en détail toutes les diverses scènes. Nous citerons seulement, à titre d'exemple, une travée où sont représentés d'une part, Jésus au milieu des Apôtres reprochant à saint Thomas son incrédulité, d'autre part la Transfiguration du Christ sur le mont Thabor, entre Pierre, Jacques, Jean et ses disciples. Les figures de l'Ancien Testament sont placées près des clefs de voûte ; ainsi se voient Moïse, Jonas, Salathiel, Zechonias ; au dessous d'eux sont représentés des saints et saintes du Nouveau Testament, sainte Véronique, sainte Agnès, sainte Agathe, sainte Anasthasie, saint Martin, saint Georges, saint Christophe, saint Sébastien.

Ailleurs se voient l'Annonciation, la parabole des Vierges sages et des Vierges folles. Un autre détail très curieux se trouve près du couronnement de Marie, qui forme une scène centrale au dessus du jubé : c'est sainte Cécile, ou simplement peut-être la Musique personnifiée, qui fait résonner un petit orgue dont un ange agite le soufflet. Ce dernier coin de voûte est fort intéressant, car il nous présente un certain nombre d'instruments de musique du Moyen-Age. Au dessus de la Musique figure un autre orgue, et au dessous un personnage façonne au repoussé un instrument de cuivre ; de-ci de-là, des anges jouent de la busine aux notes éclatantes, et l'on voit aussi une Vierge qui tient une viole.

L'aboutissement de tout est l'Avènement du Messie au dessus de l'autel. Jésus-Christ, qui se détache ici sur le fond doré d'une gloire en forme d'ellipse richement décorée, tient en main le Livre de Vérité, et son bras montrant les régions supérieures signifie que le Ciel est à ceux qui l'observent; sa tête encadrée par une belle chevelure est noble, régulière, sans rien d'ascétique, et rappelle la majesté bizantine. A ses côtés sont les symboles des quatre Evangélistes, et les quatre Pères de l'Eglise latine : saint Grégoire, saint Ambroise à droite, saint Augustin et saint Jérôme à gauche. Les têtes sont nobles, pleines de ferveur et de caractère; les draperies sont riches et offrent de belles combinaisons de couleurs, notamment pour saint Ambroise sur lequel deux draperies, l'une rouge, l'autre jaune clair, produisent par leur juxtaposition le plus bel effet. Il faut remarquer aussi les petits anges qui ornent la gloire : leurs mouvements sont gracieux et naïfs mais contenus; ils ne folâtrent pas, mais sont tranquilles et recueillis, en vrais chérubins dont le petit groupe est d'un sentiment tout à fait exquis.

Ce sont là de délicieuses visions pour terminer un voyage et en rentrant chez soi, on songe à la poésie à la fois charmante et élevée de cette église Sainte-Cécile qui est vraiment, dans l'histoire artistique de la France, une des pages les plus belles.

1987

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

NA
5551
C58F68
1912
c.1
ROBA